insuffisante; il faut aller plus loin; il est nécessaire de modifier la loi qui interdit la recherche de la paternité. Cette réforme est demandée par MM. Lacointa, Bérenger. Beaune, Poitou, Beudant, Rodière, Laurent, c'est-à-dire par des magistrats et des jurisconsultes qui ont l'esprit pratique : ce n'est donc pas une utopie. — Pourquoi aussi ne pas modifier la loi qui exige que la reconnaissance de l'enfant naturel soit faite par un acte authentique? Pourquoi regarder comme nulles et non avenues les lettres où le père naturel, écrivant à la jeune fille qu'il a séduite, reconnaît sa paternité? Notre code est arriéré, il a besoin de réformes. Tandis que les autres peuples savent mieux faire les réformes que les révolutions, nous savons, nous, mieux faire les révolutions que les réformes; il nous est plus facile de changer de gouvernement que de modifier une loi. Nos jurisconsultes aiment peu les innovations. Sans doute, le problème à résoudre est délicat. Je ne puis en aborder ici l'étude. Je me contente d'indiquer la nécessité d'une réforme qui a déjà été accomplie par les autres législations. Dans une législation, où toute faute qui cause un préjudice à autrui entraîne une responsabilité pénale ou civile, il n'est pas admissible que le séducteur seul soit irresponsable, qu'il puisse jeter impunément sur le pavé la mère et l'enfant sans secours, sans assistance. Qui fait l'enfant doit le nourrir. Il est incompréhensible que la loi punisse de mort l'infanticide commis par la mère, que la honte, la misère et le désespoir poussent au crime, et qu'elle affranchisse de toute responsabilité civile l'infanticide moral, que commet le père débauché, en abandonnant son enfant. Dans une société, où les animaux sont justement protégés, on ne conçoit pas que les filles séduites et les enfants naturels ne le soient pas.

CHAPITRE X

LA CONTAGION DU SUICIDE PASSIONNEL

PAR LA LITTÉRATURE PASSIONNELLE

« Les premiers poètes, les premiers auteurs rendaient sages les hommes fous; les auteurs modernes cherchent à rendre fous les hommes sages. »

JOUBERT.

M^{me} de Staël, écrivant en 1812 ses réflexions sur le suicide, disait que les suicides étaient rares en France, qu'en tous cas on ne pouvait les attribuer ni à la mélancolie du caractère, ni à l'exaltation des idées. Notre caractère s'est bien modifié depuis lors; il est devenu mélancolique:

- « Gaieté, génie heureux, qui fut jadis le nôtre,
- « Rire dont on riait d'un bout du monde à l'autre,
- « Esprit de nos aïeux, qui te réjouissais
- " Dans l'éternel bon sens, lequel est né français,
- « Fleurs de notre pays, qu'êtes-vous devenues ? »

Une foule de causes sociales, politiques, religieuses, économiques, physiologiques et littéraires ont transformé le caractère de la nation. Les suicides sont devenus très fréquents à tous les âges. Leur nombre augmente dans des proportions effrayantes:

De 1827 à 1830, il y a eu en moyenne 1739 suicides par an, soit 5 suicides par 100 000 habitants.

De 1876 à 1880, le nombre des suicides a été en moyenne de 6259 par an, soit 17 suicides par 100 000 habitants.

En 1887, il y a eu 21 suicides par 100 000 habitants.

En 1895, le nombre des suicides s'est élevé à 9 253 comprenant 7 288 hommes et 1966 femmes.

Le suicide est devenu la maladie du siècle.

Non seulement les suicides sont beaucoup plus fréquents que chez les anciens peuples; mais les motifs des suicides ont changé. Chez les anciens, on se suicidait surtout pour des motifs politiques patriotiques, à la suite d'une guerre, pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs 1. Les suicides par amour n'étaient pas nombreux.

Aujourd'hui, les suicides, devenus beaucoup plus fréquents, sont déterminés par des habitudes d'intempérance, par des déceptions d'ambition, par des pertes d'argent, par la misère, par la jalousie, la débauche, les chagrins d'amour. On se suicide peu par patriotisme. Dans son livre sur Waterloo, M. Henri Houssaye raconte qu'un officier désespéré de la défaite se tua, après avoir brûlé la cervelle à son cheval; ces cas de suicide sont très rares.

La littérature d'imagination contribue beaucoup à augmenter le nombre des suicides. Il y a des suicides littéraires, par imitation des personnages de roman et de théâtre.

Dans le chapitre x de mon livre sur Lecrime et la peine, j'ai déjà étudié d'une manière générale l'influence de l'imitation sur la moralité et la criminalité. J'ai montré que le penchant à l'imitation est un instrument d'éducation morale ou de corruption, suivant les exemples qui sont donnés. Je voudrais aujourd'hui montrer l'influence des exemples donnés par le roman et le drame, qui font du suicide un ressort littéraire.

J'ai plusieurs fois constaté que des membres d'une même famille s'étaient donné la mort dans la même maison, au même endroit, par le même moyen, avec la même arme et quelquefois même le même jour de l'année et à la même heure. Souvent dans les écrits qu'ils laissent, ils constatent eux-mêmes que leur suicide est une imitation de celui de leur père, de leur mère ou de tout autre parent. Je lis par exemple dans une lettre laissée par un suicidé, dont la mère et un oncle s'étaient donné la mort : « Je fais comme ma mère. » On voit des maris annoncer qu'ils se suicideront dans les mêmes circonstances que leur femme, qui s'était tuée précédemment.

Cette répétition effrayante des mêmes actes ne peut s'expliquer que par la puissance extraordinaire du penchant à l'imitation, par la suggestion de l'exemple, des paroles et des lieux où le suicide s'est accompli. Ces faits démontrent qu'il y a une contagion mentale, comme il y a une contagion physique et une contagion nerveuse.

La contagion mentale est aussi démontrée par la communication des idées et des sentiments, qui se fait entre les hommes réunis, par la conversation entre parents, entre amis; les hommes se suggestionnent réciproquement par leurs actes et leurs paroles. C'est par cette imitation contagieuse que s'expliquent les épidémies de suicides qui éclatent plus particulièrement chez les femmes et chez les soldats, c'est-à-dire chez les personnes qui par leur sexe et leur jeune âge sont impressionnables.

Dès lors, comment douter de l'influence de l'écrivain sur le lecteur, de la littérature sur les mœurs 1? Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler que les écrivains font leurs lecteurs à leur image, qu'ils leur communiquent leurs idées, leurs passions, leurs sentiments. Voltaire a fait des voltairiens, Gœthe des werthériens, Byron des byroniens, Léopardis de léopardistes, Lamartine des la-

⁽¹⁾ C'est ainsi que les femmes des Teutons ayant supplié Marius de les envoyer à Rome « comme un don aux Vestales, protestant de renoncer à tout commerce avec les hommes », n'ayant pu obtenir cette faveur, se pendirent la nuit suivante. Si leurs maris, dit Valère-Maxime, avaient eu le même courage que leurs femmes, Marius n'aurait pas été vainqueur.

⁽¹⁾ Cette influence est cependant contestée par des critiques éminents, par Cuvillier-Fleury (Dernières études historiques et littéraires, t. I, p. 174), par M. Jules Lemaître (les Contemporains, 4° série, p. 165), par M. Faguet (la Revue Bleue, 25 févr. 1893).

martiniens, Hugo des hugolâtres, Sand des sandistes, Murger des bohèmes, Baudelaire des baudelairiens, Tolstoï des tolstoïens.

Les philosophes ont leurs disciples, leurs imitateurs. Saint Thomas a fait des thomistes, Luther des luthériens, Calvin des calvinistes, Rabelais des rabelaisiens, Descartes des cartésiens, Spinosa des spinosistes, Kant des kantistes, Hegel des hégéliens, Renan des renanistes, Lacordaire des lacordairiens.

Tout s'imite, la politique comme la littérature. En politique, les uns copient Brutus, d'autres César, celui-ci Catilina, celui-là Robespierre, cet autre Danton; Marat a eu des imitateurs. Les historiens et les orateurs des républiques d'Athènes et de Rome ont fait des républicains, même sous l'ancien régime à la fin du xvine siècle et préparé ainsi la révolution française. « Conservez avec soin, jeunes républicains, dit Condillac, ces premiers sentiments que vous fait naître la lecture de l'histoire ancienne. » Oubliant que les lois politiques doivent être appropriées au caractère, aux traditions, au tempérament de chaque peuple, les faiseurs de constitutions ne sont le plus souvent que des copistes; tantôt ils copient maladroitement la constitution anglaise, tantôt ils s'inspirent des républiques antiques, tantôt ils proposent l'imitation de la Suisse ou de l'Amérique. C'est cet esprit d'imitation qui a compromis la fondation en France d'un régime approprié à son génie.

Les littératures s'imitent. La nôtre, par exemple, a été tour à tour une imitation de la littérature latine, une imitation de la littérature grecque, une imitation de la littérature espagnole, une imitation de la littérature anglaise et allemande; aujourd'hui elle imite la littérature russe. Les imitations littéraires sont toujours accompagnées d'une imitation de goûts et de mœurs. A mesure qu'elle a imité telle ou telle littérature étrangère, notre littérature a fait

pénétrer dans l'esprit des lecteurs, a propagé dans la société tel ou tel sentiment, l'ordre et la discipline avec la littérature latine, la grâce et la beauté avec la littérature grecque, l'esprit et la finesse avec la littérature italienne, l'héroïsme avec la littérature espagnole, la mélancolie avec les littératures anglaise et allemande, la pitié avec la littérature russe.

Les lectures, les premières lectures surtout, laissent une impression ineffaçable. Rien n'est plus impressionnable que le cerveau des enfants : on dit qu'il est de cire, que les impressions se gravent sur lui comme dans une pâte molle. Ces métaphores sont l'expression d'une réalité physiologique; les premières impressions sont ineffaçables, elles deviennent des idées essentielles de l'esprit et préparent les actes de l'avenir. L'influence des premières lectures dure souvent toute la vie et décide quelquefois son orientation. Les récits de voyages inspirent aux jeunes gens le goût des voyages; Jules Verne fait des voyageurs. La biographie des marins, la lecture des livres écrits par des officiers de marine donnent aux jeunes lecteurs le goût de la marine; Loti fait des marins. On voit des enfants de douze, treize, quatorze ans, à la suite de la lecture d'un livre de voyages qui les a enthousiasmés, quitter leurs parents et se mettre en route pour aller voir le pays qui les attire; ce fait a été signalé par les journaux, je l'ai constaté moi-même, dans mes fonctions judiciaires; il n'est pas rare. Les parquets transmettent assez souvent sur la prière des parents, aux brigades de gendarmerie le signalement d'enfants qui sont partis pour voir Paris, la Russie, les bords de la Méditerranée, ou tout autre pays dont ils ont lu des descriptions enchanteresses.

Les biographies des grands capitaines donnent le goût de la guerre. Le récit d'un combat décrit dans l'Iliade porta Alexandre à se jeter sur ses armes. On devient courageux, on devient romain en lisant La vie des hommes illustres de Plutarque. J.-J. Rousseau raconte que tout enfant, enflammé par la lecture de Plutarque, racontant à table l'histoire de Mucius Scevola, il avança et tint la main sur un réchaud pour représenter son action héroïque. L'histoire de Napoléon I^{er} a décidé des milliers de vocations militaires. Les admirateurs de son génie, Béranger, Barthélemy, Méry et surtout V. Hugo ont rendu Napoléon populaire et préparé le second Empire. Les tragédies d'Eschyle inspiraient aux Grecs l'amour de la patrie et la haine des Perses; « tout homme qui avait lu Les sept chefs devant Thèbes, dit Aristophane, brûlait de marcher au combat. » Les chants de Tyrtée excitaient l'enthousiasme guerrier. Le chant de la Marseillaise a soufsié l'héroïsme aux soldats de la Révolution. Les lectures pieuses sont appelées édifiantes, parce qu'elles édifient l'homme moral.

Tout homme, dit Bacon, naît débiteur; il est débiteur de ses parents, de ses maîtres, des écrivains qui ont formé son esprit. Celui qui a lu et relu Épictète et Marc-Aurèle, Descartes et Maine de Biran ne dira jamais qu'il ne doit rien aux livres, que la littérature n'exerce aucune influence sur les mœurs; il serait un ingrat. Saint Augustin raconte qu'un livre de Cicéron, qui s'est perdu, lui changea le cœur ¹. Êtes-vous vaniteux, dit Horace, « lisez trois fois avec respect tel petit livre et vous êtes guéri »... Sentez-vous quelque passion mauvaise se glisser dans votre cœur, défendez-vous contre elle par de bonnes lectures qui élèvent le cœur. « Il est des mots, des paroles magiques, dont la vertu calmera cette frénésie et enlèvera une grande partie du mal ². »

Un bon livre fait un bien infini, de même qu'un mauvais livre peut faire un mal incalculable. Les plus grands bienfaiteurs et les plus grands malfaiteurs de l'humanité ce sont les livres. C'est un petit livre, l'Évangile, qui a renouvelé la face du monde. Sous l'action de ce petit livre, le pauvre a été plus secouru, le malade mieux assisté, la femme plus honorée, l'enfant plus respecté, le mariage s'est épuré, des vertus nouvelles ont été pratiquées, l'égalité des hommes et la fraternité des peuples ont été proclamées. C'est un autre livre, le Koran, qui inspire à des millions d'hommes le sensualisme et la cruauté et qui est le plus grand obstacle aux progrès de la civilisation chez les peuples musulmans.

S'il y a des livres qui inspirent le courage, l'amour de la patrie et le sentiment de l'honneur, il y en a d'autres qui prédisposent les soldats à la peur, au mépris de la discipline, au dégoût de la vie militaire.

Une bonne plume vaut une bonne épée. La parole d'un seul homme peut être plus puissante qu'une armée. François I^{cr} avouait que l'évêque de Sion lui avait fait plus de mal que toute la Suisse par ses armes ¹. Louis XVIII reconnaissait que la brochure de Chateaubriand contre Napoléon I^{cr} lui avait été plus utile qu'une armée. — Il y a des plumes plus effilées que des poignards, des styles plus meurtriers que des stylets, des encres qui brûlent plus que le vitriol.

L'influence de la littérature est plus grande aujourd'hui qu'autrefois, parce qu'elle ne trouve plus le même contrepoids dans les influences sociales, qui jadis étaient plus puissantes. L'action de la religion a diminué, surtout dans les milieux populaires, celle du gouvernement s'est heaucoup affaiblie, elle n'est pas d'ailleurs toujours au service des idées traditionnelles, l'autorité paternelle et l'autorité maritale perdent chaque jour de leur force. Au contraire, l'action du livre, du journal, du théâtre grandit tous les jours.

Cette influence de la littérature est surtout grande chez les personnes nerveuses, qui étant douées de plus de sensibilité sympathisent plus facilement avec les écrivains. Le

⁽¹⁾ Confession de saint Augustin, liv. HI, ch. IV.

⁽²⁾ Horace. Epitres, liv. I, E. 1.

⁽¹⁾ Bayle. Dissertation sur les libelles diffamatoires.

nervosisme crée une aptitude particulière à la contagion mentale.

LE CRIME ET LE SUICIDE PASSIONNELS

Les livres sont donc les plus puissants agents de civilisation ou de corruption. Dans chacun de nous, il y a un ou plusieurs écrivains qui inspirent nos goûts et nos sentiments; nous nous approprions leurs pensées, nous les imitons; notre conduite dépend des idées, des images que les livres nous suggèrent, des maximes, des exemples qu'ils placent sous nos yeux.

Ce sont encore les livres qui nous ont appris à aimer la nature, les bois, les lacs et les montagnes; les paysans qui vivent à la campagne ne la comprennent pas en général; ce sont les lecteurs de J.-J. Rousseau, de Chateaubriand, de Lamartine, de G. Sand qui en sentent le mieux le charme. La puissance des écrivains est telle, qu'ils mettent à la mode le pays qu'ils décrivent avec amour. J.-J. Rousseau a mis à la mode la Suisse, Clarens, le lac de Genève, les environs de Chambéry et les bois de Montmorency. Bernardin de Saint-Pierre a fait aimer les paysages des tropiques. Chateaubriand a découvert la forêt vierge et les savanes de l'Amérique, les paysages de la Grèce et de la Judée. Balzac a fait comprendre la Touraine, G. Sand le Berri, Brizeux, Chateaubriand et Renan la Bretagne, Flaubert et Maupassant la Normandie, Mistral et Daudet la Provence et le Languedoc, Loti l'Islande et le Japon. Peu d'hommes savent comprendre la nature sans le secours des écrivains qui l'ont décrite. La plupart la voient à travers leurs souvenirs de lectures. En contemplant un orage, Charlotte de Werther s'écrie : ô Klopstock! parce qu'elle se souvient d'en avoir lu une description chez ce poète. Les touristes qui se promènent en barque le soir à la clarté de la lune sur le lac du Bourget, ne peuvent s'empêcher de s'écrier : ô Lamartine! et de chanter les strophes du Lac. Chez un esprit cultivé les réminiscences littéraires s'associent aux événements de la

vie, même dans les circonstances les plus tragiques. Un désespéré (je l'ai vu), ira se suicider en chantant l'air de Faust : « Salut, ô mon dernier matin. » Dans une affaire d'assassinat, j'ai remarqué que l'assassin s'était rendu au lieu où le crime devait être accompli, en chantant l'air de Guillaume Tell : « En mon bon droit j'ai confiance. » Pour bien adapter le vers à l'instrument du crime, car il se proposait d'assommer sa victime d'un bras vigoureux, il avait substitué le mot bras au mot droit et chanté : « en mon bon bras j'ai confiance. »

Le girondin Clavière, en se donnant la mort, récita ces deux vers de Voltaire :

- « Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
- « La vie, est un opprobre et la mort un devoir. »

Lucain s'étant ouvert les veines, sur l'ordre de Néron, se mit à réciter les vers, où il avait peint un soldat blessé et mourant de la même mort que lui.

Les voyages en Orient ont été mis à la mode par Chateaubriand, Byron et Lamartine. Venise doit en partie sa popularité à Byron, à G. Sand et à Musset. On songe à Mérimée en visitant la Corse, à Th. Gautier en parcourant l'Espagne, à Victor Hugo en visitant les bords du Rhin.

Les réminiscences littéraires ne servent pas seulement à exprimer des sentiments préexistants; ils peuvent créer en nous des sentiments, faire naître des goûts, des idées que nous n'avions pas, suggérer des actions. On peut se demander si Néron qui était un artiste maniaque (qualis artifex pereo) n'a pas brûlé Rome par réminiscence littéraire de l'incendie de Troie, car Tacite raconte que d'après un bruit, « mais universellement répandu à l'instant même de l'embrasement de sa capitale, il était monté sur son théâtre et y avait chanté la destruction de Troie ». Le maréchal Gilles de Rays, qui fut exécuté en 1440 pour viols et assassinats nombreux, commis sur des enfants,

avoua que c'était à la suite de la lecture de Suétone, racontant les orgies de Tibère et de Caracalla, qu'il eut l'idée d'attirer des enfants dans son château, de les souiller et de les tuer ensuite 1.

Les lacs et les mers ont aussi leurs peintres et leurs poètes. Les poètes écossais ont fait aimer les lacs de l'Écosse, Byron le lac de Genève, Lamartine le lac du Bourget, V. Hugo l'océan, Joseph Autran la Méditerranée.

L'impiété, le christianisme littéraire sont tour à tour des modes littéraires. Au xvue siècle, il est de mode de commencer par l'amour et de finir par la religion. Au xvue siècle, Voltaire met à la mode la haine du christianisme. Chateaubriand, au xixe siècle, remet à la mode le christianisme de salon.

Les sentiments tristes ou gais, les élans d'amour ou les cris de désespoir sont souvent des réminiscences littéraires. Lorsque des jeunes poètes se croyant mourants demandaient un saule sur leur tombe, c'était le souvenir d'une élégie de Millevoye ou d'une poésie de Lamartine qui leur inspirait ce désir.

Les écrivains eux-mêmes se copient jusque dans les tours de phrases et les mots; ainsi par exemple, dans La nouvelle Héloïse, Saint-Preux dit: « Assis aux pieds de ma bien-aimée, je taillerai du chanvre et je ne désirerai rien autre chose, aujourd'hui, demain, après-demain, toute la vie. » Gœthe s'approprie ce sentiment et son expression, quand il fait dire à Werther: « Avec vous je désirais autrefois de cueillir des groseilles et de secouer des pruniers, demain, après-demain, toute la vie. »

L'amour étant une passion instinctive, très personnelle, dépendant du tempérament et du caractère de chaque individu, il semble que l'imitation littéraire en est impossible, et cependant des livres créent des modes d'aimer. A toutes les époques de l'histoire on voit les amants accommoder leurs amours à la mode d'aimer qui règne en littérature. C'est un poète, un philosophe ou le plus souvent un romancier qui crée un type d'amour, qui sert de modèle à la société. Platon a créé l'amour platonique, Sapho le saphisme, Théocrite, Virgile, d'Urfé ont rendu populaire l'amour pastoral, les troubadours l'amour chevaleresque, Pétrarque et le Dante l'amour mystique, M^{lle} de Scudéry a mis à la mode l'amour précieux, Corneille l'amour héroïque, Racine l'amour passionné, J.-J. Rousseau l'amour romanesque, Chateaubriand, Gœthe, Lamartine, ont créé l'amour mélancolique, les écrivains romantiques l'amour frénétique, les romanciers naturalistes l'amour réaliste, le marquis de Sade le sadisme.

Dans la préface de Muc Maupin, Th. Gautier traite de sot celui qui affirme que la littérature influe sur les mœurs; « les livres, dit-il, sont les fruits des mœurs comme les petits pois poussent au printemps, sans que personne s'avise de dire que les petits pois font pousser le printemps; les petites bergères de Boucher étaient fardées et débraillées parce que les petites marquises étaient fardées et débraillées. » Sans doute les tableaux se font d'après les modèles, mais ils deviennent eux-mêmes des modèles. La littérature est, j'en conviens, sinon l'image exacte de la société, du moins le reflet de ses mœurs, de ses aspirations; mais la société à son tour devient l'image de la littérature. Il y a une action réciproque de la société sur la littérature et de la littérature sur la société. La société agit sur la littérature en lui fournissant des modèles; la littérature réagit sur la société en lui donnant des types qui sont imités. Il y a des échanges réciproques entre les écrivains et le public. Les écrivains d'imagination, qui imaginent fort peu en réalité, cherchent leurs types dans le monde, et les lecteurs à leur tour cherchent leurs modèles dans les livres. Les jeunes gens et les femmes surtout subissent au plus

⁽¹⁾ Jacob. Curiosités de l'Histoire de France; Krafft-Ebing. Psychopathie sexuelle, p. 80.

haut degré l'influence des romans. Les lectrices de l'Astrée adoraient les bergers, elles faisaient des plans de bergeries. elles avaient envie d'acheter un troupeau pour le mener paître dans les prairies. Dans la société de M^{ne} de Rambouillet, on aimait à la façon des personnages de Clélie et de Cyrus. Après le Cid,

LE CRIME ET LE SUICIDE PASSIONNELS .

« Tout Paris pour Chimène eut les yeux de Rodrigue : »

tous les jeunes gens étaient amoureux de Chimène, ils voulaient aimer comme Rodrigue et les femmes comme Chimène. En réagissant contre les peintures libres de l'amour, que Brantôme, Régnier, Marot avaient mises à la mode, d'Urfé, M^{11e} de Scudéry et Corneille épurèrent l'amour et le rendirent chevaleresque. Sans doute, les mœurs de la société étaient moins pures que les maximes de la Clélie et du Cid, mais elles tendaient à s'en rapprocher.

Avec les romans licencieux du xvine siècle, l'amour devint frivole. Marivaux apprit aux femmes à marivauder, comme Pétrarque leur avait appris à pétrarquiser. Avec Florian, la vie pastorale redevint à la mode; on vit de nouveau les grandes dames s'habiller en bergères, faire construire des laiteries et florianiser.

Après la Nouvelle Héloïse, toute femme voulait être Julie, et tout homme voulait être Saint-Preux. Malgré tout son génie qui aurait dû, ce semble, le préserver de l'imitation, Napoléon Ior emprunta à J.-J. Rousseau l'expression de son amour, comme il lui avait emprunté dans sa jeunesse ses idées républicaines. Il fut, lui aussi, dans sa jeunesse, un imitateur de Saint-Preux. Il copia le style de J.-J. Rousseau, il lui emprunta ses expressions, ses tours de phrases.

Gœthe mit à la mode l'amour rêveur et mélancolique. Cette mélancolie que Gœthe communique à ses contempo-

rains et à ses lecteurs était, de son propre aveu, un écho de la mélancolie des héros de Shakespeare 1. La jeunesse allemande était alors minée par les lectures mélancoliques, par l'amour passionné de la littérature anglaise « dont le cachet mélancolique et sombre, dit Gœthe, se communique à tous ceux qui la cultivent... Hamlet et ses monologues étaient des spectres qui revenaient dans toutes les têtes ». Les jeunes contemporains de Gœthe récitaient à tout propos les principaux passages de Hamlet, qu'ils savaient par cœur, et se croyaient le droit d'être aussi mélancoliques que le prince de Danemark, bien qu'ils n'eussent pas de père à venger, de mère coupable à subir et qu'ils n'eussent jamais reçu l'apparition d'un esprit. Werther ne fit que décrire l'état maladif de la jeunesse allemande, égarée par l'imitation de Hamlet, qui est lui-même un esprit malade, presque fou, hanté par l'idée du suicide; la mine était prête à faire explosion; ce fut le roman de Gœthe qui fit jaillir l'étincelle.

On sait que dans Werther Gæthe a raconté un épisode de sa jeunesse et que la fin tragique du héros du roman est empruntée à un fait dont Gæthe fut témoin: un de ses amis, Jérusalem, très épris d'une femme mariée, se tua de désespoir. Cet ami était une victime du livre; on trouva sur sa table un exemplaire d'une tragédie de Lessing, Emilia Galotte, circonstance que Gæthe ne manqua pas de reproduire dans l'histoire de Werther. D'après Kestner, Jérusalem « dévorait beaucoup de romans et il avouait lui-même qu'il n'y en avait presque pas dont il n'eût pas connaissance. »

pays; dans d'autres pays aussi brumeux que l'Angleterre, tels que la Hollande et le Lyonnais, on n'observe pas la même tendance à la mélancolie et au suicide; c'est plutôt à la littérature, à l'imitation de Hamlet et d'autres héros de roman et de drame qu'il faut attribuer le spleen des Anglais. — C'est à la littérature anglaise que Voltaire me paraît avoir emprunté la théorie du suicide qu'il a développée dans l'Orphelin de la Chine, Idame propose à Zanti de mourir avec lui en disant :

⁽¹⁾ Mémoires de Gæthe, p. 203. — C'est à tort que Montesquieu attribue exclusivement le spleen des Anglais au climat triste et brumeux de leur

[«] Les mortels généreux disposent de leur sort...

[«] Un affront leur suffit pour sorlir de la vie

[«] Et plus que le néant ils craignent l'infamie. »

Ce suicide impressionna Gœthe vivement. M. E. Rod se refuse à croire qu'il ait songé à se donner la mort. Cependant Gœthe a raconté lui-même dans ses mémoires qu'il avait tenté de se suicider. Il médita longtemps sur le genre de mort qu'il pouvait choisir; il passa en revue la pendaison, la submersion, l'arme à feu, l'ouverture des veines; « en réfléchissant, dit-il, sur les différents genres de suicides, je n'en trouvai point de plus noble que celui d'Othon, empereur des Romains. » Chaque soir il déposait un très beau poignard à côté de son lit et, avant d'éteindre sa chandelle. essayait de l'enfoncer dans sa poitrine; ne pouvant y réussir, il finit par rire de lui-même et, pour achever sa guérison, il résolut de mettre en roman ses sentiments. Il se soulagea en convertissant la réalité en poésie; malheureusement ses amis « s'imaginèrent qu'il fallait convertir la poésie en réalité et s'envoyèrent à l'occasion une balle dans le cerveau ». Werther produisit une véritable épidémie de suicide, une vertherite. Ce roman fit tant de victimes, qu'un pasteur protestant traita Gœthe d'assassin. Des mères écrivirent à l'écrivain pour lui reprocher d'avoir poussé leurs fils au suicide.

Le fils d'une femme de lettres, Mme de Hohenhausen, se tira, à Bonn, un coup de pistolet après avoir lu Werther, dont il avait souligné quelques passages. Sa mère, désespérée, écrivit à Gœthe une lettre que tous les écrivains devraient méditer : « Oh! hommes que Dieu a doués de génie, lui dit-elle, hommes qui devriez être les instituteurs de la race humaine, Dieu vous demandera compte de l'emploi que vous aurez fait de vos talents. » A Halle, on trouva un exemplaire de Werther dans la poche d'un apprenti cordonnier, qui se suicida en se jetant de la fenêtre dans la rue. Mie de Lasberg de Weimar, se croyant abandonnée par son fiancé, se jeta dans une rivière; elle portait sur elle un Werther1.

Pour comprendre l'extraordinaire influence de ce roman

noyée en mai 1896, elle va se noyer en mai 1897.

sur un grand nombre de lecteurs, qu'il a poussés au suicide, il faut se rappeler que l'idée du suicide est essentiellement contagieuse, qu'elle est propagée très rapidement par la vue, par le récit d'actes semblables et qu'elle se communique vite chez les jeunes gens de l'un à l'autre. Voici un exemple récent de suggestion de suicide que j'emprunte à un procès-verbal du parquet de la Seine. Un jeune homme employé chez un négociant, outré des reproches que son patron vient de lui adresser, prend aussitôt la vie en dégoût et se dirige vers la Seine pour se noyer. Sur son chemin il rencontre deux camarades, employés comme lui chez un autre patron, il leur raconte sa résolution, il leur dépeint avec force les tristesses de la vie; ses camarades l'écoutent d'abord avec intérêt, puis avec une sympathie plus vive; peu à peu, à mesure qu'il parle, ils comprennent sa résolution, l'approuvent et se décident à la partager; tous les trois vont se jeter dans la Seine. Je laisse au lecteur le soin de tirer lui-même la conclusion psychologique de ce fait et de voir combien l'homme, qui est à bon droit défini par les spiritualistes un être libre et doué de la raison, est en fait peu raisonnable et privé de sa liberté par l'influence d'une parole, d'une suggestion. Autre exemple : une jeune fille, âgée de dix-sept ans, va se nover pour un motif futile; avant de partir, elle écrit les lignes suivantes : « Je me tue, parce que je m'ennuie; étant de trop sur la terre, je vais retrouver ma sœur qui s'est noyée de même l'année dernière, dans le courant de mai. » Sa sœur s'était

Lorsque l'idée du suicide surgit dans le cerveau et qu'elle n'est pas aussitôt repoussée, elle s'y implante, devient une idée fixe, une obsession contre laquelle la lutte devient de plus en plus difficile. En voici un exemple récent que j'emprunte encore à un procès-verbal de suicide, où je trouve annexée la lettre suivante : « Je suis tellement ennuyé qu'une idée m'est venue de me détruire; depuis

⁽¹⁾ Mezières, Gæthe expliqué par ses œuvres.

ce jour-là, je suis troublé et je n'ai pu me débarrasser de cette idée ; au contraire, plus je suis allé, plus elle m'a été lourde à porter. J'ai été trouver un prêtre chez les Jésuites, plusieurs fois il m'a dit une messe. J'ai pris le scapulaire, il m'a donné de bons conseils, mais Dieu sait ce qu'il doit faire. Moi, j'ai vécu pendant ces six ans dégoûté de la vie du monde; je me suis distrait de toutes les manières, j'ai fait comme les camarades, mais mon idée n'en restait pas là. Ne pouvant rester dans une pareille position, je me décide à en finir. » - Autre exemple : un jeune homme, âgé de vingt ans, se tire un coup de revolver dans le cœur après avoir écrit à ses parents : « Chers parents, pardonnez-moi la triste résolution que j'ai prise, mais la vie depuis longtemps m'est à charge. J'ai toujours eu des idées noires qui me rendent la vie insupportable; j'ai lutté jusqu'à ce jour, mais à présent j'ai perdu tout espoir et je me suis décidé à mourir. »

Si la tentation du suicide est si difficile à repousser chez les névropathes, dont le nombre est si grand, quand elle surgit dans leur esprit sans le prestige de la poésie, on comprend combien l'imagination des jeunes gens doit être frappée par la lecture d'un roman, où le suicide est dépeint sous des traits séduisants, comme un acte d'héroïsme, comme une marque d'amour passionné et poétique. Gœthe disait à la fin de sa vie à Eckerman qu'il n'avait relu Werther qu'une seule fois et qu'il s'était bien gardé d'y revenir, parce qu'il se sentait mal à l'aise à cette lecture et redoutait le retour des souffrances morales qu'il avait décrites dans ce roman; il le comparait à un appareil de fusées incendiaires.

Werther fut traduit dans toutes les langues; il mit le feu

à l'imagination de la jeunesse, non seulement en Allemagne, mais dans les pays voisins. Quand Bonaparte partit pour l'Egypte, il emporta un exemplaire de Werther. La maladie devint générale. Elle passa en Italie, qui est cependant plutôt le pays de la gaîté que de la mélancolie. Foscolo écrivit le roman de Jacobo Ortis dont le sujet, la forme et le dénouement sont semblables à ceux de Werther. Le nom de Jacobo Ortis, sous lequel le roman fut publié était le nom d'un jeune homme qui s'était suicidé à Padoue. Le héros de Foscolo se tue, comme Werther, à la suite d'un chagrin d'amour; il aime une femme mariée et ne pouvant être à elle, il s'enfonce un poignard dans le cœur, convaincu qu'il a le droit de se tuer. Si les meurtres sont très fréquents en Italie, les suicides y sont rares; et l'on peut considérer le suicide de Jacobo Ortis comme une imitation littéraire de Werther.

Les Italiens qui aiment la vie et les plaisirs, qui sont invités à la joie par la beauté du climat et de la mer, sont peu portés à la mélancolie et cependant ils ont eu en Léopardi un grand poète pessimiste.

« Sombre amant de la Mort, pauvre Léopardi. »

Mais c'est surtout en France que Werther propagea la mélancolie. Napoléon en fut atteint dans sa jeunesse et songea à se suicider : « Un jour, au milieu des hommes, écrit-il le 3 mai 1788, je rentre pour rêver en moi-même et me livrer à toute la vivacité de ma mélancolie. De quel côté est-elle tournée aujourd'hui? Du côté de la mort. Dans l'aurore de mes jours, je puis encore espérer de vivre longtemps, et quelle fureur me porte à vouloir ma destruction? Sans doute, que faire dans ce monde? Puisque je dois mourir, ne vaut-il pas autant se tuer? » Une foule de poètes chantèrent la mélancolie; M. Legouvé la représenta sous les traits d'une jeune fille rêveuse, « un cyprès devant elle et Werther à la main ». M^{me} de Staël dans l'Allemagne

⁽¹⁾ M. Ed. Rod. qui a publié dernièrement dans la Revue des Deux-Mondes une étude remarquable sur Gæthe, me paraît avoir commis une erreur en écrivant que Gæthe avait conservé une incontestable prédilection pour ce roman de sa jeunesse. M^m de Staël avait, au contraîre, écrit avec raison dans l'Allemagne que Gæthe attachait peu de prix à ce roman.